



## La vulnérabilité : force ou faiblesse ?



### Avant-propos

Les sociétés occidentales valorisent l'autonomie individuelle. Elle est souvent confondue avec le fait d'être libre de toute dépendance aux autres. Par contre, la vulnérabilité est souvent connotée négativement : elle est spontanément perçue comme vie dans l'assistance et poids pour la société. Mais la vulnérabilité ne serait-elle qu'un handicap à surmonter ? L'autonomie serait-elle une indépendance totale ? Pour Joseph Dewez, volontaire au Cefoc, la vulnérabilité pourrait être un atout pour entrer en relation avec l'autre et pour établir des relations solidaires et plus justes. L'autonomie pourrait, quant à elle, se vivre dans l'acceptation des inévitables interdépendances avec les proches, la société, la nature, le climat... et donc dans le consentement à notre commune vulnérabilité d'êtres humains.



Le Cefoc (Centre de formation Cardijn) est une association d'Éducation permanente qui organise chaque année une cinquantaine de groupes de formation en Belgique. Ces groupes rassemblent des personnes issues ou solidaires des milieux populaires. Les différentes formations proposées visent à s'interroger sur le sens de la vie, à réfléchir à comment vivre ensemble de manière citoyenne, en agissant dans le sens d'une société plus démocratique et plus solidaire.

Dans le prolongement de ses activités de formation, le Cefoc publie chaque année de courts textes d'analyse et une étude. Les thématiques abordées trouvent leur source dans les réflexions mises sur la table par les participants aux formations. Les textes sont destinés aux acteurs du monde associatif et à tout citoyen à la recherche d'outils de compréhension de la société susceptibles de favoriser l'émancipation et la mobilisation individuelles et collectives.



## L'autonomie comme indépendance

Depuis les années soixante, une conception nouvelle de « l'autonomie » s'est affirmée<sup>1</sup>. C'est celle de l'individu totalement indépendant, auto-suffisant. Qui fait ce qu'il veut, quand, où et comment il le veut, en ne tenant compte que de lui-même. Il ne dépend de rien ni de personne. Ni des autres, ni des institutions, ni de l'environnement naturel. Cette autonomie est du côté de la toute-puissance d'un individu « sans limites », sans autres limites que celles qu'il pourrait – s'il le veut – se donner. Cet individu est également très narcissique, préoccupé avant tout de soi-même. L'autonomie est vue aussi comme capacité d'être maître de soi, en particulier de ses émotions. Les facultés cognitives sont privilégiées, la raison est mise aux commandes au détriment de l'affectif, la conscience ignore qu'elle repose sur son propre inconscient. C'est encore l'autonomie de l'individu performant, ultra-compétent, que ce soit au plan du travail ou au niveau sportif. Il s'agit de se dépasser sans cesse, d'en faire toujours plus, au mépris des limites du corps. Une forte insistance est mise sur la responsabilité de l'individu, sur son mérite : il doit répondre de sa santé, de ses performances scolaires, professionnelles, de ses recherches d'emploi s'il est chômeur ou allocataire social. La culpabilisation est le revers de cette hypertrophie de la responsabilité. Cette représentation d'un individu totalement indépendant est en étroite connivence avec les valeurs véhiculées par le néolibéralisme. L'image-type est celle du « *self made man* », l'homme qui se fait tout seul, qui réussit en affaires.

## La vulnérabilité comme manque

Le mot « vulnérable » est spontanément défini par un manque. Manque de solidité : la fragilité. Manque de robustesse : peu de résistance à un facteur destructeur ou incapacitant<sup>2</sup>. Manque de sécurité : c'est le cas des personnes en situation précaire exposées à des risques dommageables. Dans les discours politiques ou administratifs et dans les textes de loi, la vulnérabilité concerne des catégories de personnes que le droit cherche à protéger en établissant pour elles des droits particuliers : droit de la jeunesse, droit des étrangers, droit des consommateurs, des

minorités, et, plus récemment, droit des auteurs et celui des patients<sup>3</sup>. Il faut remarquer que cette façon de cibler des groupes de personnes vulnérables risque de les stigmatiser au regard de l'opinion publique. Ainsi, il y a quelques années encore, les « bénéficiaires » d'une carte VIPO devaient exhiber cette carte au vu et au su des clients présents dans la pharmacie où ils venaient faire leurs achats<sup>4</sup>. Il y a risque aussi d'opposer ces catégories les unes aux autres.

Dans une approche plus sociologique, la vulnérabilité est d'emblée perçue comme une privation d'autonomie<sup>5</sup>. De cette autonomie conçue comme indépendance et autosuffisance. Les personnes vulnérables (enfants victimes de maltraitance, réfugiés, personnes âgées, malades, allocataires sociaux, etc.) sont perçues comme dépendantes, « assistées ». En particulier, la vulnérabilité due au vieillissement n'est pas facile à vivre. Ainsi, l'une des peurs principales des personnes pensionnées est de devenir dépendantes, à charge de la famille, du personnel d'un home ou d'un hôpital : la dépendance peut être vécue comme une profonde humiliation, avec le sentiment d'être inutile ou d'être à charge de ses proches ou de la société.

Cette vulnérabilité des aînés fait contrepoint avec le sentiment d'invulnérabilité qui habite nombre d'individus autonomes, au sens défini plus haut<sup>6</sup>. Ils cherchent à se protéger de la vulnérabilité que pourraient leur occasionner des imprévus de la vie, des accidents, des rencontres non-désirées. Et cette protection, ils la trouvent dans des assurances multiples (contre le vol, la perte de revenus, les dégâts des eaux, les pannes de voiture et même les attentats) et dans les technologies de plus en plus sophistiquées. Assurances et techniques qui mettent une distance entre le moi et la contingence, le hasard, les surprises – bonnes ou mauvaises – de la vie. Ceci s'inscrit aussi dans une dynamique sociétale qui s'oriente, en particulier à la faveur des attentats terroristes, vers le « tout sécuritaire ». Avec le paradoxe que cette priorité à la sécurité entraîne une restriction des libertés, un contrôle policier et administratif accru, un rétrécissement de l'invulnérabilité de la vie privée. Donc une diminution d'autonomie !

La société néolibérale est dans une posture de déni de la vulnérabilité : la personne

vulnérable est, en effet, à l'exact opposé de l'individu indépendant et performant. Il faut donc chercher à « *cacher cette vulnérabilité que je ne saurais voir* »<sup>7</sup>. Avec comme conséquence une invisibilisation des plus vulnérables au niveau économique et social (les mendiants chassés des centres-villes, les exclus des allocations de chômage ou du revenu d'intégration deviennent « les invisibles », disparus des radars de la protection sociale, les personnes âgées reléguées dans des homes...).

### La vulnérabilité, constitutive de tout être humain

Les représentations sociétales de la vulnérabilité caractérisent celle-ci par le manque d'autonomie, la perte d'indépendance. Mais, ce faisant, elles masquent le fait que la vulnérabilité puisse être un atout. Elle est, en effet, ce qui rend humain.e chacun.e et ce qui rend possible toute relation interpersonnelle aussi bien que les relations sociales de solidarité et de justice. Elle permet aussi une relation respectueuse de l'homme avec la nature, devenue elle aussi vulnérable. La philosophie contemporaine a permis de (re)découvrir que « *nous sommes tous vulnérables* »<sup>8</sup>. Qu'est-ce à dire ? Il faut en revenir à l'étymologie du mot : *vulnerare*, en latin, signifie *blessure*. La blessure est d'abord celle vécue dans le corps ; elle peut-être aussi blessure vécue dans la relation.

Dire que l'être humain est un être vulnérable renvoie d'abord au fait que les humains sont des êtres corporels. Impossible d'exister sans son corps. Sans compter que le corps a des besoins vitaux (de respirer, de se nourrir, de se chauffer...) que seul le monde extérieur peut lui donner. Le fait d'exister corporellement expose ainsi chaque être humain au risque de maladies au vieillissement, à la mort mais aussi à la survenue d'accidents, d'intempéries, de catastrophes naturelles, de violences. Le corps n'est pas seulement le siège de processus physiologiques, il est aussi support de l'esprit, en particulier de la pensée et de la volonté, nécessaires à la capacité humaine d'agir dans le monde. Mais la pensée et la volonté ne sont pas en complète maîtrise d'elles-mêmes. En effet, pour s'exercer, elles s'appuient sur des « *puissances involontaires* »<sup>9</sup> étroitement liées au corps, comme les habitudes ou les

émotions. Et plus profondément encore, sur l'inconscient. La grande découverte de Freud a été de dire que l'homme n'était pas maître chez lui, qu'il était habité de pulsions inconscientes (pulsions sexuelles, pulsions de vie et de mort...). Cette non-maîtrise de soi et cette non-transparence à soi-même participent à sa vulnérabilité. Mais l'être humain corporel ne dépend pas seulement de sa biochimie ni de son « involontaire », il dépend encore plus radicalement d'un « involontaire absolu » : la vie ! Personne n'a choisi d'exister, personne n'est capable de décider d'être en vie. Bref, l'être humain, parce qu'il est corporel, se découvre vulnérable puisqu'il est totalement dépendant. La philosophie utilise un mot pour désigner cette dépendance fondamentale : celui de *finitude*. Cette approche critique radicalement la prétention de l'individu néolibéral d'être auto-suffisant et de ne dépendre de rien. Ceci invite à penser tout autrement l'autonomie ou plutôt l'autonomisation de l'être humain. Il s'agit d'un processus de construction de soi à partir d'un consentement aux différentes composantes involontaires. La liberté est toujours une liberté conditionnée, un jeu avec différents déterminismes. La liberté commence d'abord par une acceptation de sa finitude, de sa vulnérabilité radicale.

La vulnérabilité s'enracine aussi dans le fait que l'être humain n'existe que dans des relations. Avec autrui, mais aussi avec des groupes et des institutions. Le bébé qui vient de naître est totalement dépendant des relations que son entourage va établir avec lui. L'enfant n'accède au langage que grâce à ceux qui lui adressent la parole ! Il va peu à peu être socialisé via la crèche, l'école, les lieux de sport, de loisirs ou encore les associations de jeunesse. Il y apprend que la loi limite sa toute-puissance et lui donne ainsi de faire place à l'autre. Il s'ouvre à des relations plus larges que ses relations familiales. Il accède bientôt à une responsabilité de citoyen. Bref, l'être humain est fait de toutes les relations qui lui ont permis de devenir soi-même. Il en est dépendant. Peut-être vaut-il mieux parler « d'interdépendance ».

Être de relations, l'humain s'expose aux blessures que les autres peuvent lui infliger, que ce soit dans les relations intersubjectives (le mépris, la haine, le mensonge, etc.) ou dans les relations en société (violences économiques,

administratives, institutionnelles, médiatiques ou numériques comme le cyber-harcèlement ; stigmatisations en tous genres...). Ces violences menacent chaque être humain : en ce sens, la vulnérabilité est commune à tous. Même si cette vulnérabilité humaine universelle sera vécue par chacun.e selon des modalités à chaque fois singulières<sup>10</sup>.

D'où vient que cette commune vulnérabilité fasse souvent l'objet d'un déni ? Se reconnaître vulnérable suppose que j'accepte ma finitude : je puis tomber malade, souffrir sur un lit d'hôpital, subir la violence d'autrui, perdre mon emploi, mourir d'un instant à l'autre... Cette finitude peut être vécue sur le mode d'une angoisse que l'on va chercher à nier, soit en se convainquant que ça n'arrive qu'aux autres, soit en rejetant ceux qui me renvoient l'image de ce que je pourrais devenir : malade, dépendant, assisté, mort<sup>11</sup>.

### La vulnérabilité à la source de l'éthique et du politique

Même si la reconnaissance d'une vulnérabilité que l'on partage avec tous les humains n'est pas évidente, pourquoi apparaît-elle comme capitale pour de nombreux philosophes contemporains ? Ils y voient le fondement même de l'éthique et du politique, la condition nécessaire d'un « vivre-ensemble » interpersonnel et collectif. Emmanuel Lévinas, en particulier, a beaucoup réfléchi à la relation interpersonnelle. Il a opéré une véritable révolution dans la philosophie qu'« *il a refondée à partir de l'éthique et de l'expérience du visage de l'autre* »<sup>12</sup>. Qu'est-ce à dire ? Pour le philosophe juif qui a échappé à la Shoah, autrui se présente à moi dans sa vulnérabilité au cœur de laquelle il me dit « Tu ne tueras pas ». Sa fragilité appelle une réponse de ma part, elle constitue ma responsabilité et donc ma liberté. Comment vais-je répondre à la confiance qu'il me fait de pouvoir respecter son altérité ? En fait, il fait appel et se confie à ma bonté originelle<sup>13</sup>, à ma sollicitude, à ma capacité de prendre soin de lui.

Dans les soins et l'accompagnement de personnes en situation extrême, l'acceptation de sa propre vulnérabilité, de sa « détresse » ouvre la possibilité de

répondre à l'appel à l'aide du malade ou mourant dans une forme de présence silencieuse, de juste proximité, de sollicitude désarmée, sans attente d'une réciprocité de la part du malade. Mais, dit Agata Zielinski, même s'il n'y a pas réciprocité, il y a pourtant une « forme de mutualité » : le soignant, l'accompagnant reçoit du patient d'être affecté par lui/elle, de vivre des affects qui le renvoient à sa propre vulnérabilité. La reconnaissance de sa vulnérabilité ouvre tout être humain à la relation avec ses semblables, tout aussi vulnérables que lui. S'annonce ainsi, pour chacun.e, la possibilité de vivre une autonomie qui soit relationnelle<sup>14</sup>, une capacité de se déterminer soi-même en acceptant de dépendre des autres, une capacité de créer des liens de confiance et de réciprocité, de répondre à l'appel de l'autre en sachant que son propre appel pourra être entendu, secouru. Cette autonomie est à l'inverse de l'autonomie du sujet auto-suffisant qui se coupe des relations, se méfie de créer des liens qui limiteraient, pense-t-il, sa liberté ou pourraient le faire souffrir. En l'entraînant ainsi, paradoxalement, dans une forme d'isolement, de solitude où la vulnérabilité va venir le retrouver ! Mais la vulnérabilité est aussi au fondement de la possibilité de vivre en société. La reconnaissance de notre commune humanité vulnérable permet de s'engager sur des chemins de solidarité, en particulier avec ceux que la société qualifie de « vulnérables » en les stigmatisant. Le réfugié, la personne porteuse de handicap, le vieillard, l'allocataire social sont d'abord des êtres humains partageant une vulnérabilité commune, même si leurs conditions de vie (économiques, sociales, politiques, culturelles...) requièrent de la société de créer les conditions d'un « vivre-ensemble » juste et solidaire.



Joseph Dewez,  
Volontaire au Cefoc

<sup>1</sup> Cette analyse s'inspire des réflexions faites lors d'un colloque international organisé à l'Université de Namur du 23 au 25 janvier 2019, intitulé : *L'identité en question : entre parcours de vulnérabilités et chemins d'autonomie*. Les références de cette analyse renvoient à des communications données dans le cadre de ce colloque.

<sup>2</sup> Dominique LAMBERT, *Vulnérabilité et robotique : un défi éthique et anthropologique pour le 3<sup>ème</sup> millénaire ?*

<sup>3</sup> Yves POULLET, *Identité et vulnérabilité : le droit et la puissance des systèmes d'information*.

<sup>4</sup> Jean-François NEVEN, *Vulnérabilité : quels apports pour le droit de la protection sociale ?*

<sup>5</sup> Marie GARRAU, *Penser la vulnérabilité à partir de son déni*.

<sup>6</sup> Emmanuele IULA, *La vulnérabilité du bien*.

<sup>7</sup> Marie GARRAU, *op.cit.*

<sup>8</sup> Marie GARRAU, *op.cit.*

<sup>9</sup> Guilhem CAUSSE, *La faille chez Maine de Biran et Ricoeur*. L'auteur développe surtout la pensée de Ricoeur dans Paul RICOEUR, *Philosophie de la volonté. I. Le volontaire et l'involontaire*, Paris, Aubier 1950/1988.

<sup>10</sup> Marie GARRAU, *op.cit.*

<sup>11</sup> Agata ZIILINSKI, *Vulnérabilités des soins, la part des soignants*. Elle cite ici un livre de M. SCHNEIDER, *La détresse aux sources de l'éthique*.

<sup>12</sup> En page de couverture du numéro spécial de *Philosophie magazine*, Hors-série n°40, 2019.

<sup>13</sup> Face à la question de savoir si l'homme est un loup pour l'homme, Lévinas estime qu'il y a en l'homme quelque chose de plus originaire que la capacité de faire le mal, et pour lui, c'est la bonté. Il se réfère en particulier à Vassili Grossman, romancier russe, qui, dans *Vie et destin*, écrit : « cette bonté privée d'un individu à l'égard d'un autre individu est une bonté sans témoins, une petite bonté sans idéologie. On pourrait la qualifier de bonté sans pensée. La bonté des hommes hors du bien religieux ou social ». Cité dans *Philosophie magazine*, *op. cit.*, p.70.

<sup>14</sup> Marie GARRAU, *op.cit.*

